

Une même étiquette pour tous les opposants aux politiques de Bruxelles

"Populisme", itinéraire d'un mot voyageur

Les élections européennes de mai dernier ont vu la montée en puissance de partis hostiles aux politiques menées au sein de l'Union. Au-delà de cette opposition, rien ne rapproche ces formations : les unes actualisent l'idéologie nationaliste et conservatrice de l'extrême droite, tandis que les autres se revendiquent de la gauche radicale. Une distinction que les commentateurs négligent. Comment une telle confusion a-t-elle pu s'imposer ?

A l'avant-veille du scrutin européen du 25 mai dernier, lors de son dernier meeting de campagne, à Villeurbanne, le premier ministre Manuel Valls lançait solennellement un appel à l'"*insurrection démocratique contre les populismes*". "Populisme" : qui n'a pas entendu cent fois dans la bouche des sondés, des journalistes ou des sociologues ce mot où l'on enferme pêle-mêle les opposants — de droite ou de gauche, votants ou abstentionnistes — aux politiques mises en œuvre par les institutions européennes ?

L'inconsistance du substantif tient pour partie à la diversité de ses usages. Dans le monde politique, l'histoire du label révèle l'étendue du spectre qu'il recouvre : de la vision enchantée des paysans que charrie le populisme russe (*narodniki*) à la révolte des fermiers du *People's Party* aux Etats-Unis à la fin du XIXe siècle, des populismes latino-américains (*Getúlio Vargas* au Brésil, *Juan Perón* en Argentine) au maccarthysme, du poujadisme au lepénisme au XXe siècle, de M. Vladimir Poutine à Hugo Chávez à l'ère de la mondialisation, du *United Kingdom Independence Party* (UKIP) à *Aube dorée* dans l'Europe du XXIe siècle, ou de Mme Marine Le Pen à M. Jean-Luc Mélenchon dans l'Hexagone d'aujourd'hui. Cette dernière confusion, banalisée, a été illustrée (au sens propre) par le dessinateur *Plantu* dans l'hebdomadaire *L'Express* (19 janvier 2011), lorsqu'il représenta la dirigeante du *Front national* (FN) et le candidat du *Front de gauche* à l'élection présidentielle de 2012, le bras levé, arborant l'une et l'autre un brassard rouge et lisant le même discours : "*Tous pourris !*"

Dans le champ littéraire, le mot "populisme" fait son apparition en français en 1929 :

"parti pris d'écriture" insurgé contre le roman bourgeois mais apolitique, opposé aux écrivains communistes et à leurs images d'Épinal prolétariennes, ce mouvement littéraire se propose de "décrire simplement la vie des "petites gens"¹".

¹ Philippe Roger, "Le roman du populisme", dans "Populismes", *Critique*, n° 776-777, Paris, janvier-février 2012.

Dans l'univers des sciences sociales, porté par une intention politique de réhabilitation du populaire, il applique le relativisme culturel à l'étude des cultures dominées (*Volkskunde* ou *Proletkult*). Ignorant ou minorant les rapports objectifs de domination, il crédite les cultures populaires d'une forme d'autonomie et célèbre leur résistance, jusqu'à inverser la hiérarchie des valeurs et à proclamer l'"excellence du vulgaire". Mais il prend aussi le contre-pied d'une forme courante de mépris qui renvoie les classes dominées à l'inculture, à la nature, sinon à la barbarie. Caractéristique de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie cultivée, ce racisme social se fonde sur la

"certitude propre à une classe de monopoliser la définition culturelle de l'être humain, et donc des hommes qui méritent pleinement d'être reconnus comme tels"².

Deux visions du peuple

En circulant ainsi d'un champ à l'autre, d'un siècle à l'autre, d'un continent à l'autre, le label semble avoir perdu toute consistance. De sorte que ceux qui s'emploient à en expliquer le sens commettent, selon le mot du philosophe Ludwig Wittgenstein, une erreur classique :

"essayer, derrière le substantif, de trouver la substance"³.

Car prétendre définir le populisme, comme le propose le politiste Pierre-André Taguieff⁴, par l'appel direct au peuple n'exclut évidemment personne au sein des sociétés occidentales : une telle démarche est inhérente à la démocratie, "gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple". Et, même si l'on réserve le label populiste à un style d'appel privilégiant la proximité et cultivant le charisme du chef à grand renfort de propagande télévisée, on voit mal quel dirigeant actuel pourrait y échapper⁵.

De même, définir le populisme comme un encouragement à la révolte contre les "élites" (économiques, politiques, médiatiques) conduirait à inclure au nombre des suspects M. François Hollande, lorsque, à la tribune du Bourget, le 22 janvier 2012, il dénonçait son "véritable adversaire : le monde de la finance, qui n'a pas de nom, pas de visage", ou M. Nicolas Sarkozy annonçant à Toulon "la fin d'un capitalisme financier qui avait imposé sa logique à toute l'économie et avait contribué à la pervertir" (25 septembre 2008).

La politologue Nonna Mayer estime que la caractéristique la mieux partagée des mouvements européens qualifiés de populistes dans les analyses post-électorales serait la xénophobie⁶ : dans la "mosaïque europhobe" composée par *Le Monde* (28 mai 2014), quatorze des seize partis mentionnés sont anti-immigrés. Mais des éditorialistes, assimilant la contestation des institutions européennes à une forme d'hostilité aux étrangers, accolent également l'étiquette populiste à la gauche radicale grecque, espagnole ou française (*Syriza*, *Podemos*, *Front de gauche*), pourtant peu suspecte de racisme. Il faut alors s'interroger sur leurs représentations du peuple et questionner la substitution d'un label par l'autre.

² Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire*, Gallimard-Seuil, Paris, 1989.

³ Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Gallimard, Paris, 2004 (1re éd. : 1965).

⁴ Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste. De l'archaïque au médiatique*, Berg International, Paris, 2002.

⁵ Lire Serge Halimi, "Le populisme, voilà l'ennemi !", *Le Monde diplomatique*, avril 1996.

⁶ Nonna Mayer, "Le populisme est-il fatal ?", "Populismes", *Critique*, op. cit.

Schématiquement, on peut distinguer trois figures du "peuple"⁷.

"Populisme" dérive du latin *populus*, et "démocratie" se forme sur la racine grecque *dêmos*, les deux mots signifiant "peuple". Le peuple auquel fait référence la démocratie est le corps civique dans son ensemble, le peuple-nation. D'où une dérive toujours possible vers le nationalisme — dont une forme contemporaine, moins fustigée que l'autre, exalte la "compétitivité de la France dans un monde globalisé".

Quant au peuple auquel s'adressent les populistes, il correspond à deux définitions distinctes.

Dans la version de droite, il est *ethnos* plutôt que *dêmos* : peuple envahi ou menacé d'envahissement, il s'oppose à l'étranger et à l'immigré. Plus ou moins ouvertement xénophobe et, dans la France contemporaine, anti-arabe ou islamophobe, il défend l'identité du peuple-*ethnos*, supposé culturellement intact et homogène, contre des populations issues de l'immigration et supposées inassimilables. Il se présente comme national. A cet égard, bien qu'opposées sur l'Europe et la mondialisation, les stratégies électorales de l'Union pour un mouvement populaire (UMP) et du FN sont identiques. Pour nouer une alliance a priori improbable, mais électoralement nécessaire, avec les classes populaires, il s'agit, dans cette version de droite, de substituer à leur vision du monde, "eux (ceux d'en haut)"/"nous (ceux d'en bas)", une approche opposant un "nous" (ceux d'en bas) à "ceux qui ne travaillent pas et ne veulent pas travailler" (chômeurs, immigrés, bénéficiaires de l'aide sociale) ; bref de mobiliser contre un "eux" au-dessous du "nous"⁸. On réactive ainsi le conflit latent entre établis et marginaux⁹ en jouant sur la peur du déclassement.

L'affiliation revendiquée des milieux populaires aux classes moyennes, l'ostentation de l'honnêteté et la stigmatisation morale des délinquants et des "tire-au-flanc" permettent de se démarquer de la représentation dominante qui assimile classes laborieuses et classes dangereuses. C'est pourquoi la droite propose des mesures comme la limitation de l'immigration dite "de travail", ou affiche sa volonté de plafonner les revenus des bénéficiaires de minima sociaux et de les astreindre à des travaux d'intérêt général. Elle préserve ainsi la spécificité de celui qui "travaille dur" et favorise l'alliance entre une fraction déclinante des classes dominantes (le petit patronat) et la fraction établie des classes populaires.

Dans la version de gauche, au contraire, le peuple désigne le peuple ouvrier, le petit peuple célébré par Jules Michelet, le peuple-plèbe, "ceux d'en bas" ; et, sur un plan politique, le peuple mobilisé, opposé à "ceux d'en haut", à la bourgeoisie, aux classes dominantes, à l'establishment, aux privilégiés, aux détenteurs des pouvoirs économique, politique, médiatique, etc.

Quant aux contours de ce "peuple populaire", si la classe ouvrière en a longtemps été le centre, l'avant-garde (le populisme devenant alors ouvriérisme), ils incluent également les employés — des femmes, dans leur écrasante majorité — et, au-delà, une fraction plus ou moins étendue de la paysannerie et de la petite bourgeoisie (enseignants, personnels de santé, techniciens, ingénieurs, etc.). Soit, dans le cas français, plus des trois quarts des actifs, dont les seuls ouvriers et employés

⁷ C'est ce que propose Jacques Rancière avec "L'introuvable populisme", dans *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, La Fabrique, Paris, 2013. Quant aux "Vingt-quatre notes sur les usages du mot "peuple"" proposées dans le même ouvrage par Alain Badiou, on peut sans trop de difficultés les réduire à trois : "national", "ouvrier", "racial".

⁸ Cf. Robert Castel, "Pourquoi la classe ouvrière a perdu la partie", dans *La Montée des incertitudes. Travail, protections, statut des individus*, Seuil, 2009.

⁹ Sur cette distinction entre established et outsiders, cf. Norbert Elias et John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Fayard, Paris, 1997 (1re éd. : 1965).

représentent la moitié. "Nous sommes le parti du peuple", disait le dirigeant communiste Maurice Thorez le 15 mai 1936 (avant que ce parti ne devienne, plusieurs décennies plus tard, celui des "gens", selon M. Robert Hue). D'inspiration plus ou moins marxiste, ce genre de "populisme", défenseur des classes populaires en tant qu'exploitées, opprimées, en lutte contre les classes dominantes, se présente souvent comme socialiste.

Les représentations qui sous-tendent les appels au peuple-*ethnos* (populisme national) et celles qui invoquent au contraire le peuple-plèbe (populisme socialiste) s'opposent comme la droite s'oppose à la gauche. Mais les avocats d'un populisme populaire cultivent volontiers — tant par conviction que par nécessité — une vision enchantée, parfois esthétisante, d'un peuple idéalisé. Ils prêtent à l'"homme ordinaire", travailleur exploité et dominé, une revendication spontanée d'égalité. Ils postulent un ensemble de vertus indissociables de l'ethos populaire traditionnel : solidarité, authenticité, naturel, simplicité, honnêteté, bon sens, lucidité, sinon sagesse. Ces qualités sont cristallisées dans la notion de "décence commune" (*common decency*) chère à l'écrivain britannique George Orwell :

"Les travailleurs manuels, dans une civilisation industrielle, possèdent un certain nombre de traits qui leur sont imposés par leurs conditions d'existence : la loyauté, l'absence de calcul, la générosité, la haine des privilèges. C'est à partir de ces dispositions qu'ils développent leur vision de la société future, ce qui explique que l'idée d'égalité soit au cœur du socialisme des prolétaires ¹⁰."

On ne saurait pourtant prétendre que les discours sécuritaires et xénophobes du FN sont sans écho auprès des classes populaires. Lors des dernières élections européennes, si 65 % des ouvriers se sont abstenus (comme 68 % des employés et 69 % des chômeurs), plus de 40 % de ceux qui ont voté auraient choisi ce parti, soit environ 15 % de ce groupe dans son entier (selon l'institut Ipsos). C'est à la fois peu et beaucoup : s'il est vrai que le premier parti des couches populaires reste celui de l'abstention ¹¹, une partie d'entre elles votent à l'extrême droite, convaincues

"que l'on ne fait rien pour elles et que les "eux" d'en haut et les "eux" d'en bas prospèrent à leurs dépens ¹²."

Dans ce cas, le succès de l'offre du FN illustre la capacité de ce parti à entretenir la confusion entre peuple-*ethnos* et peuple-*dêmos*. Et à former entre des fractions de classes moyennes et de classes populaires une alliance dirigée à la fois contre les très pauvres et les très riches — une stratégie également déployée en Russie par M. Poutine.

Une plèbe mal votante livrée à ses pulsions

Ce genre de projet politique profite du "racisme de classe" que manifestent sans même s'en apercevoir ceux qui font profession de le commenter. Sous leurs plumes, ce peuple mal votant, implicitement réduit à l'état de populace, pâtirait d'une propension innée à la fermeture, au repli sur soi, d'un ressentiment acquis de mauvais élève vis-à-vis des élites (qu'attesterait son bas niveau de diplôme) et d'une inculture politique : ses pulsions, sa crédulité, son irrationalité supposées le porteraient vers

¹⁰ *The New English Weekly*, Londres, 16 juin 1938. Cité par Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory*, Climats, Castelnau-le-Lez, 2000.

¹¹ Lire Céline Braconnier et Jean-Yves Dormagen, "Ce que s'abstenir veut dire", *Le Monde diplomatique*, mai 2014

¹² Robert Castel, "Pourquoi la classe ouvrière a perdu la partie", *op. cit.*

les propositions simplistes et en feraient une proie facile pour les démagogues. A contrario, ce discours réserve aux dites élites les vertus d'ouverture, d'intelligence, de subtilité et de supériorité morale. La dénonciation du peuple populaire incarné par la figure du "beauf"¹³, machiste, homophobe, raciste, islamophobe, etc., renoue ainsi avec la philosophie conservatrice de la fin du XIXe siècle et sa méfiance envers les foules et la démocratie — celle d'Hippolyte Taine et de Gustave Le Bon. Elle déduit ces turpitudes par simple inversion des vertus dont elle crédite les "élites", lesquelles, par construction, sont supposées rigoureusement imperméables à ce type de dévoiements.

De sorte que, aujourd'hui comme hier, deux représentations diamétralement opposées du populaire s'affrontent : le racisme de classe des uns sert à dénoncer le populisme des autres.

Gérard Mauger
Sociologue.

¹³ Le "beauf" est un personnage de bande dessinée inventé par Cabu dans les années 1970. Il incarne un idéal-type raciste, sexiste et homophobe. A la même époque, la bande dessinée de Binet *Les Bidochon* met en scène des personnages du même genre.